

Homo viator

L'être humain est un « *Homo viator* », un éternel itinérant poussé à quitter son sol natal pour aller toujours plus loin. Porté à la fois par son imagination mais aussi par des préoccupations très utilitaires...

En mars 2012, une équipe de préhistoriens franco-chinoise a publié une étude confirmant une présence humaine très ancienne en Chine. Dans le centre du pays, sur le site de Longuppo (près de Chongqing), des humains ont été datés entre 1,5 et 1,8 million d'années. Cette étude confirme toute une série d'autres découvertes archéologiques menées depuis une dizaine d'années sur l'ancienneté de la présence humaine en Chine (1). Tout semble donc attester que les premiers *Homo*, apparus en Afrique un peu plus tôt, n'ont pas attendu longtemps avant de quitter leur berceau africain pour partir à la conquête d'autres continents.

Par la suite, d'autres vagues de migration vont partir d'Afrique (2). Ainsi pour s'installer en Australie, les premiers Aborigènes ont dû s'embarquer dans des canots et traverser des bras de mer de plusieurs dizaines de kilomètres. C'était il y a 50 000 ans, des milliers d'années avant que les premiers hommes modernes commencent à peindre sur les parois de Lascaux ou de Chauvet. La grande dispersion humaine sur le globe avait donc commencé très tôt. Pour quelles raisons ? Quel était le mobile de ces premiers grands voyages ?

Voici quelques années, j'ai eu l'occasion d'assister à une virulente prise de bec entre deux éminents spécialistes. Lors d'un colloque sur les origines, le paléanthropologue Pascal Picq soutenait qu'à l'aube de l'humanité, nos ancêtres avaient eu le goût du voyage et ressenti l'appel du large. « *C'est du romantisme !* », avait aussitôt répliqué l'anthropologue Frédéric Joulian depuis la salle. « *Une vision non scientifique de l'histoire* », avait-il crié de son siège. Pour lui, les premiers hommes s'étaient vraisemblablement déplacés sous l'effet de contraintes économiques – raréfaction du gibier ou pression démographique. La colonisation de nouveaux lieux de vie s'était ainsi faite de proche en proche, de génération en génération, sans but prémédité. Les « voyages » entrepris par *Homo erectus* n'étaient qu'une illusion rétrospective et une vision enchantée de l'histoire.

Deux conceptions radicales s'affrontent donc. D'un côté, des exilés involontaires voyageant à l'aveugle et par nécessité. De l'autre, un *Homo viator* (lire [Heureux qui comme Ulysse...](#)) déjà porté par l'imagination, la curiosité et l'esprit de conquête.

Fuites ou découvertes

On ne saura sans doute jamais qu'elles furent les véritables motivations de ces premiers hommes. Mais il y a fort à parier qu'elles ne furent guère différentes de celles de leurs descendants.

Depuis la plus haute Antiquité, on observe que les mobiles ont toujours été entremêlés pour expliquer les grandes migrations. Parmi ces mobiles, les guerres, les fléaux naturels (déluge ou sécheresse), les entreprises de colonisation, mais aussi des raisons plus « idéalistes » liées au goût du savoir. Hérodote ou Strabon montrent déjà que les voyages de découverte remontent à l'Antiquité (3).

Aussi loin que l'on remonte dans l'histoire, on rencontre des peuples conquérants, d'autres commerçants, de petits groupes en rupture avec leur clan et condamnés à l'exil, des aventuriers et baroudeurs, assoiffés de découvertes et de gloire personnelle. Des gens qui partent pour aller quelque part, d'autres pour fuir d'où ils viennent.

Prenons les conquistadors : ils ont conquis l'Amérique, avides d'or de gloire mais aussi de connaissances nouvelles. Christophe Colomb voulait servir Dieu, la couronne du roi, s'enrichir et se couvrir de gloire tout en découvrant de nouveaux mondes (4). À partir du XVIII^e siècle, la conquête impériale par les Européens des autres continents s'est faite au nom d'ambitions commerciales, de rivalités entre puissances et du goût de la découverte. Les voyages de Bougainville, La Pérouse ou du capitaine Cook n'auraient pas été possibles sans le goût de l'aventure véhiculé par des récits d'exploration qui faisaient rêver toute l'Europe savante ; ces motivations étaient mêlées aux ambitions et rivalités impériales des puissances européennes (5). L'expédition d'Égypte de Napoléon fut à la fois une expédition militaire et un formidable voyage de découverte scientifique.

De même, au XX^e siècle, le début de la conquête spatiale fut animé par un authentique idéalisme technoscientifique mêlé à une âpre compétition de puissance et de prestige entre États-Unis et Union soviétique. L'imaginaire scientifique de l'exploration spatiale était partagé par les élites de l'époque (scientifiques, ingénieurs, hommes politiques) comme par le grand public – les expressions mêmes « aventure spatiale » ou « exploration spatiale » étaient révélatrices. Mais ce rêve était porté aussi par des objectifs militaires, technologiques et stratégiques (6).

Migrants, explorateurs et conquérants

Tout au long de l'histoire humaine, la diversité des motivations au voyage fut représentée par des figures typiques : conquérant, commerçant, aventurier, missionnaire, explorateur, migrant ou exilé. À l'échelle individuelle aussi, ces visages se concentrent parfois en une envie de voyage dont les motifs sont difficiles à distinguer. Les migrants économiques qui quittent leur terre rêvent aussi de refaire leur vie et mélangent dans leur mobile l'esprit d'aventure et des considérations

matérielles : l'envie de la découverte et la soif du gain ou de la réussite. Voilà pourquoi les motivations des grands voyageurs sont si difficiles à comprendre et analyser, autant pour les hommes d'aujourd'hui que pour ceux de la préhistoire.

Les motifs de voyage, de l'*Homo erectus* à nos contemporains, sont multiples et mêlent inextricablement des préoccupations économiques et sociales à une dimension imaginaire. Le propre de l'être humain est de transférer ses préoccupations de toutes sortes – ses besoins, ses envies – dans les détours de l'imagination et de leur donner une tournure idéaliste (7). C'est cette combinaison inédite qui en fait un animal migrateur si singulier et le pousse à regarder l'horizon et vouloir le rejoindre.

NOTES

(1) MNHN, « Une étude franco-chinoise confirme l'antiquité de la présence humaine en Chine », communiqué de presse, mai 2012.

(2) Voir Emmanuel Anati, *L'Odyssée des premiers hommes en Europe*, Fayard, 2007.

(3) Jean-Marie André et Marie-Françoise Baslez, *Voyager dans l'Antiquité*, Fayard, 1993.

(4) Denis Crouzet, *Christophe Colomb*, Payot, 2006.

(5) Nayan Chanda, *Au commencement était la mondialisation. La grande saga des aventuriers, missionnaires, soldats et marchands*, CNRS, 2010.

(6) Voir Jacques Villain, *À la conquête de l'espace. De Spoutnik à l'homme sur Mars*, 2e éd., Vuibert, 2008, ou Alain Duret, *Conquête spatiale : du rêve au marché*, Gallimard, coll. « Folio », 2002.

(7) Voir Jean-François Dortier, [*L'Homme, cet étrange animal...*](#), 2e éd., éd. Sciences Humaines, 2012.

Heureux qui comme Ulysse...

« *Homo viator* » veut dire en latin « l'homme en chemin » ou le pèlerin. *Homo viator* est le titre d'un livre du philosophe existentialiste Gabriel Marcel (1889-1973), sous-titré « Prolégomène à une métaphysique de l'espérance ».

La figure du pèlerin, de l'itinérant est une métaphore plus générale de la condition métaphysique de l'être humain qui est toujours en marche, porté à aller au-delà de lui-même, dans une quête spirituelle infinie.

Homo viator est aussi le titre d'une étude érudite publiée en 2003 et consacrée aux écrivains voyageurs de la Renaissance (1).

Le poète Joachim du Bellay (1522-1560) est le prototype d'une catégorie de poètes, écrivains, penseurs, qui ont connu l'exil ou effectué des voyages diplomatiques.

Arrivé à Rome, le poète est déçu : ce qu'il y trouve ne correspond pas à son idéal. Il compose alors *Les Regrets* (1553-1557), recueil de poèmes dans lequel on trouve le fameux vers : « *Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage.* »

Le poème commence par une ode à l'aventure mais se conclut par la nostalgie de la terre natale. Car, au terme de son long voyage, du Bellay préfère aux monuments de Rome sa petite chaumière. Plus que le marbre dur, lui plaît l'ardoise fine et « *plus que l'air marin la douceur angevine* ».

L'être humain semble ainsi fait. Lorsqu'il est enfermé ou assigné à résidence, il rêve de prendre le large. Mais condamné à l'exil ou à l'errance, il aspire à retrouver son port d'attache.

(1) George Hugo Tucker, *Homo Viator. Itineraries of exile, displacement and writing in Renaissance Europe*, Droz, 2003.

Jean-François Dortier